

SYRIE.

— On ne peut trop faire connaître le sort horrible qu'a fait aux chrétiens de la Syrie la politique imprévoyante des puissances européennes. Nous trouvons dans la *Gazette du Midi* une lettre de Beyrouth, du 10 juin, écrite par un religieux italien, le Père préfet des Capucins, dans laquelle sont retracées brièvement et d'une manière saisissable les scènes de barbarie dont les Maronites ont été victimes.

« Le Père préfet déclare en commençant que ses larmes plus que sa main doivent tracer ce déplorable récit. Il se trouvait dans le village d'Abel, et vit de ses yeux tuer à coups de sabre et de fusil quatre malheureux cultivateurs chrétiens, dont pas un seul n'était armé. Huit jours avant, les soldats du gouvernement turc étaient venus dans le village, et leur chef s'était montré ouvertement hostile aux chrétiens qu'il désarmait, tandis qu'il laissait aux Druses tous les moyens d'attaque.

« On assiégea le couvent des Capucins, et le Père Charles Lorette, ayant voulu se sauver, fut renversé à coups de sabre sur la tête et sur les épaules. Ses assassins l'achevèrent à coups de fusil, lui ouvrirent le ventre et brûlèrent son cadavre. Ils enlevèrent ensuite les vases sacrés et les linges de l'autel, déchirèrent un beau tableau représentant l'Assomption de la Vierge, et mirent la cloche de l'église en mille pièces. Le professeur arabe de l'école, un moine maronite et deux jeunes élèves âgés de douze ans, périrent avec le Père Charles. Les missionnaires américains ont trois maisons à Abel, elles furent respectées, et eux se montrèrent tout-à-fait indifférents au désastre des catholiques.

Ami de la Religion.

— L'Espagne, l'Irlande et la Suisse paraissent arrivées par des causes différentes à cette situation d'anxiété et d'agitation sourde et inquiète qui est comme le prélude de quelque terrible tempête. A Madrid, il y a quelques jours, tout semblait disposé pour l'émeute. La populace avait assailli et dévasté la boutique d'un étalagiste qui avait exposé la gravure du comte de Montemolin ; les exaltés et les espartéristes s'étaient rassemblés tumultueusement à la porte *del Sol*, si fameuse en d'autres rencontres pareilles ; la police et la force armée étaient sur pieds. On dit aujourd'hui que tout est rentré dans le calme de ce côté. En attendant le chef véritable du gouvernement, le quasi dictateur Narvaez commence à prendre les allures de son prédécesseur Espartero. Sans parler de la mauvaise intelligence qui règne, à ce que l'on assure, entre lui et Marie-Christine, on peut s'en rapporter à quelques actes plus récents de Narvaez, comme premier ministre, pour trouver sans témérité qu'il s'avance vers une domination exclusive. L'enlèvement de six rédacteurs de journaux, le manifeste odieusement empreint de colère contre don Carlos et son fils, et enfin la destitution d'un grand nombre de chefs militaires qui ne partagent ni ses sentiments politiques, ni peut-être l'admiration des familiers pour la personne du premier ministre, tels sont les griefs que la sagesse et la prudence des politiques modérés reprochent justement à Narvaez. C'est par l'armée qu'Espartero était parvenu à dominer en Espagne et à forcer la régente humiliée et presque captive à Barcelone, de renoncer à la puissance et aux graves devoirs de l'éducation de sa fille, et de s'exiler de l'Espagne. On sait comment a fini Espartero, si tant est que son rôle soit en effet terminé. Son exemple ne pourrait-il pas servir en tout point de leçon à Narvaez ? On assure que ce dernier ne désespère pas d'éloigner de nouveau Marie-Christine de l'Espagne, et de régner plus heureusement que son rival sous le nom d'Isabelle, dont le mariage ne serait enfin conclu qu'à l'époque fixée par lui et avec le seul candidat de son choix et de sa convenance. On voit que la révolution d'Espagne n'est pas encore arrivée à ses jours de déclin.

En Irlande, les meurtres publics recommencent. Les détails rapportés par les journaux de Dublin en date du 3 juillet, sont terribles sur l'événement qui s'est passé à la foire de Ballinuasling, qui a lieu tous les ans vers le 30 juin. Dans une lutte qui a eu lieu entre la police et le peuple, le sang a coulé, huit personnes ont été tuées sur la place, et les blessés sont en très-grand nombre. Le deuil et la douleur sont dans un grand nombre de familles ; mais ce qui domine tout, c'est l'exaspération et l'agitation les plus inquiétantes. Les curés et les prêtres catholiques se sont portés partout sur la place publique et dans les maisons pour calmer cette irritation, et donner surtout les secours de leur saint ministère, aux blessés et aux mourans. De leur côté, les orangistes et les ministres protestans ne cherchent guère à favoriser le calme et la paix en Irlande. Ils ont tenu une assemblée pour la fameuse bataille de la Boyne.

L'assemblée était présidée par le révérend M. Eyre. La soirée a été ouverte par des prières, et l'on a chanté des psaumes.

M. Ferrand, qui a pris la parole le premier, a dit positivement que les ministres étaient traîtres à la religion, à la patrie, à la souveraine, à Dieu !

Une voix : Peel est un imposteur !

En chœur : C'est vrai !

Une voix : Peel est traître !

En chœur : C'est vrai !

Une autre voix : Nous le ferons tomber, le traître ! A bas le traître !

Le révérend M. Tresham a pris ensuite la parole, déclamant contre le Pape, le papisme et Peel.

Après cette soirée, les orangistes ont défilé dans plusieurs rues de la ville, faisant halte autour de la statue du roi Guillaume ; ils ont proféré de vivats et des hurrahs pour le héros de la Boyne. On a remarqué dans cette procession plusieurs hommes qui tenaient à la main et agitaient des couteaux. La population était effrayée. A Trinity Street la confusion est devenue

telle que c'était une véritable mêlée dans laquelle un jeune garçon a été blessé.

L'Irlande va-t-elle revoir ses plus mauvais jours de réaction et de pillage, au moment même où ses souffrances, et l'oppression qui pèse sur elle, trouvent enfin quelque sympathie efficace dans les hautes régions de la politique anglaise ? Il faut encore espérer mieux.

En Suisse, le radicalisme et les corps francs voudraient aussi réveiller les plus mauvaises passions et les vieilles haines éteintes. Lucerne et sa victoire exigent, disent-ils, une éclatante réparation. On suscite toutes les susceptibilités religieuses : on veut former une nouvelle *Eglise libre*, qui renverse et détruit l'*ultramontanisme*. C'est-à-dire qu'après avoir attaqué les Lucernois et les catholiques sur le point de liberté, on voudrait maintenant s'en prendre à leur croyance ! C'est bien là l'aveugle haine des révolutions et des révolutionnaires. Une fois de plus ils oublient que la persécution et la réaction des martyrs, multiplient, au centuple, les prosélytes du christianisme.

AMÉRIQUE.

— La question de paix et de guerre, entre les Etats-Unis et le Mexique, est rendue plus que jamais problématique par les dernières nouvelles reçues de Mexico et de Vera-Cruz. Ainsi que le remarque l'*Union*, les correspondances de la capitale sont à la paix, et celles de la côte sont à la guerre. Les journaux de Vera-Cruz, en apprenant le triomphe de l'annexion dans le congrès texien, s'étaient mis à passer en revue les troupes mexicaines, et, après avoir compté 30,000 hommes, ils en avaient dirigé 20,000 sur le Texas. Mais ils auraient été fort embarrassés, sans doute, pour trouver ces 30,000 soldats dont la moitié au moins n'existe que dans leurs belliqueux articles, et personne encore n'avait rencontré les 20,000 braves qui marchaient à la conquête du *département rebelle*, car c'est ainsi que, par un singulier entêtement d'amour-propre, on continue d'appeler le Texas, malgré les deux transformations, qu'il a subies depuis qu'il était département. On lui a même fait l'honneur, tout récemment en divisant le Mexique en dix divisions militaires, d'en donner une au Texas tout seul. La population de Vera Cruz, il faut lui rendre cette justice, croyait tout de bon à la guerre, et s'y préparait avec activité. Dans la prévision d'un prochain bombardement, ils couvraient les toits des maisons d'une épaisse couche de sable, comme s'ils craignaient que la marine américaine ne suivit pas le généreux exemple que lui donna la marine française, en épargnant la ville au risque de compromettre le succès de son attaque contre le château San Juan d'Ulloa. C'est là un injurieux soupçon auquel devront être fort sensibles les Américains qui, depuis trois jours, sont à l'envi parade, aux dépens de la France, d'humanité en matière de guerre. Mais c'est là une question sur laquelle il nous faudra revenir tout-à-l'heure, ainsi que nous l'avons prévu. Les guerroyantes manifestations qui se faisaient à Vera-Cruz perdent beaucoup de leur signification, par suite de la résignation avec laquelle les journaux de Mexico ont accueilli la nouvelle irrévocable de l'annexion ; ils n'en ont pas tout-à-fait pris leur parti, parce qu'il y avait encore, pour eux, un moyen de battre en retraite sur le terrain de la guerre, sans en sortir complètement. Ce moyen, c'était de ne pas reconnaître la compétence du congrès texien, et d'attendre que la convention nationale, qui devait se réunir le 4 juillet, se fût définitivement prononcée. C'est là un ridicule fauxfuyant, dont le gouvernement s'est emparé, lui aussi ; il en a trouvé un autre dans la prétendue insuffisance de ses pouvoirs. En effet, par un décret en date du 20 juin, le président Herrera a convoqué le congrès pour lui soumettre la question d'annexion, comme si, dans la précédente session, elle n'avait pas été suffisamment résolue par la liberté absolue qui a été donnée à l'exécutif, de prendre toutes les mesures qu'il croirait commandées par l'honneur et les intérêts du Mexique. Evidemment, tous ces ajournements, tous ces semblans d'abandon constitutionnelle ne sont que la faiblesse, non pas la faiblesse de la peur, — les Mexicains ont fait leurs preuves de courage, — mais la faiblesse de l'orgueil auquel il répugne d'obéir aux exigences de la prudence. Nous nous trompons peut-être en ne voulant pas croire aux intentions belliqueuses du gouvernement mexicain, mais, en vérité, nous ne pouvons pas comprendre que ce soit pour arriver à la guerre qu'il marche ainsi, depuis six mois, de reculade en reculade. Il fut un temps, le lendemain du succès de l'annexion à Washington, où nous osions à peine douter de cette guerre, parce qu'alors elle pouvait se faire avec quelques chances de succès ; mais, depuis que l'occasion a été manquée, nous n'avons plus pensé qu'elle fut probable, parce qu'elle n'aurait plus été qu'une folie, et une folie commise de sang-froid. Aujourd'hui, et en dépit des symptômes menaçans qui se multiplient, aujourd'hui que, par ses hésitations, le Mexique a presque vidé la coupe des humiliations, nous ne voulons pas croire qu'il n'ira pas jusqu'à la lie. Ces hésitations, qui n'ont été qu'une maladresse, deviendraient une lâcheté si, après avoir fait tant de sacrifices à la paix, on se jetait tête baissée dans une guerre que l'on a rendue impossible en ne la faisant pas à temps. Comme on le voit, nos espérances pacifiques reposent plus sur la logique que sur les faits ; mais, malheureusement, ceux-ci ont bien souvent plus de puissance que celle-là, aussi serions-nous plus affligés que surpris, si demain nous apprenions la réalisation des menaces qui nous viennent de Vera Cruz.

Courrier des Etats-Unis.

Montevideo et Buenos Ayres. — Par la voie de Rio-Janciro, nous avons reçu des nouvelles de Buenos Ayres du 1er juin ; on ne doit pas les accepter sans réserve, parce que les journaux et correspondances de Buenos Ayres ont été souvent pris en flagrant délit de mensonge aux dépens de Montevideo. Ce qu'il y a de certain et d'important, c'est que les ministres péripé-